

Danielle Cohen-Levinas

## La tristesse du roi

*A la mémoire de Maurice*

### LE PASSAGER CLANDESTIN

Dans l'écrit brume notation  
Déroulé page le cahier  
Enroulé ligne le tracé  
De voir à lire fixation.

L'indice cabre le silence  
Saisi le blanc échevelé  
Signe bavard pour claudiquer  
L'entre hiatus et arrogance.

Tracé amer et prolongé  
Dedans devant au-delà d'elle  
Agi autrui et posé tel  
Qu'énoncé lettre sublimée.

Urne de temps et de lenteur  
A peine glisse dans les yeux  
Ange détourné dans le creux  
D'une once de mot penseur.

Villa Medici, 1992.

## LE BADELINGUE

Brièvement esseulés  
Les reliquats exorbités  
De quoi ?  
L'éternité.

Amèrement pliés  
Comme des linges dérangés  
Par quoi ?  
L'éternité.

Soudainement figés  
Désirs déployés  
Vers quoi ?  
L'éternité.

Il flotte, il est dérapé.  
Par terre assis et apeuré  
Sur quoi ?  
L'éternité.

Et la mémoire se tait.  
Et l'oubli étonné  
De quoi ?  
L'éternité.

Villa Medici, 1992.

## DEDANS

Infuse admise la naissance  
Du présent à sa finitude  
A liquéfié le pas des stances  
Et gestes d'heures qui s'éludent.

Indemne étrange et vacillé  
Comme des murs amoncelés  
Briques bitumes cimentées  
A peine incurvées effacées.

Éparse vive sur les nuits  
Longe les affres corridors  
Pierre de son souffle de bruit  
Happer le silence du mors.

Villa Mediciis, 1992.

## MON A

Le chant de l'autre est entré  
Par la porte des syllabes  
Et idée sur le visage  
Ouïe le rythme à déliter.

Qu'annoncer les folles clefs  
Des mots substance mythique  
La rime arrimée cyclique  
Souterraine instantanée.

Voix exacte repentir  
Dunes traces rituelles  
Entre le voir et le dire  
Doctes yeux fussent pour celle

Allusive combattante  
Il n'y a de toi à moi  
Qu'axe ajourné d'une loi  
Lente l'encre qui nous tente.

Villa Mediciis, 1993.

## IL CANTO

Les emblèmes épiques du canto  
Ont trouvé leur place chez lui,  
L'abri des journées inversées  
Quand dehors il n'y a plus de pluie.  
Il s'est souligné en partant  
Comme une signature informe,  
Le canto n'a pas de mémoire,  
Il fuit. Il ne dort pas. Il imagine que les hommes  
Ont une ressemblance divine.  
Il n'est pas de ce monde.  
Et le monde le lui rend bien.  
Il s'est installé sous la terre,  
Sur le ciment argenté  
Des foules, des dieux, des lieux  
Qui désirent sa présence et son essence.  
Canto à la ligne.  
Quand il pleure, il oublie.  
Et quand il rit, il oublie encore.  
C'est pour avouer la voix traînante  
Qui continue sans lui.  
Ici, c'est la désolation magique  
D'un murmure étranger à ce qu'il prononce.  
Ici, c'est le passage de l'identique à la différence.  
Le canto est parmi eux.

Villa Medici, 1993.

## LA CIME DES MOTS

Je me suis établi en plaine de Dieu.  
Il n'est pas mon alter ego.  
Il est un linéament de feu  
Que l'on égrène mot à mot.

J'ai pourtant veillé à le perdre,  
Les couloirs n'ont pas de portes.  
Et le voleur plante son cèdre  
Dans l'obscurité des cohortes.

Alors j'évite les hauteurs,  
Elles sont des leviers idoines.  
Le gouffre âpre des odeurs  
D'idées vétustes pour les moines.

Balise induite du sommeil,  
Les caprices n'ont pas de lieu.  
Éprouver masque de linceul  
Pour effleurer pieux et épieux.

Villa Medicis, 1993.

## LA DÉESSE EN CHAUSSURES

Les deux pieds tournés vers le ciel  
Elle marchait tête alanguie.  
En guise de parapluie,  
Ses chaussures.  
Les cailloux sautaient sur ses jambes  
Et ses yeux ricochaient le sol,  
Caïeu de godillots malingres,  
Graciles.  
Les mains renflaient la route  
Comme deux astres voyageurs,  
Les lointains dans la poche grise,  
Unis.  
A porter de ses doigts  
Les ridules de sa couronne  
S'accoudaient sur le bord du vent  
Ailé.  
Le sommeil au bout de son bras  
Attaché aux semelles plissées  
Hantait les arbres.  
Recouvert d'une boue de rêve  
La Déesse retire ses lacets,  
Dormir.

Paris, 28 août 1995.

## BLEU-SANG

Les usines sont descendues au fond des yeux,  
Ivresse rouge et colère bleu,  
On a ceuilli le dernier sourire,  
Il lui tardait d'en finir.

Le ciel a allumé la lampe pour voir  
Dans la nuit si nous étions là.  
Nous étions si souvent partis  
Qu'il n' a rien dit.

Nous ne reverrons pas les pleurs  
Que versait l'herbe rouge,  
L'infâme construit des trous  
Aussi consommables qu'un coeur.

Villa Medicis, 1993.

## LE BRUIT DES ANGES

Il est descendu il est descendu.  
Et la voix s'est maintenue vers le ciel, en direction des anges.  
Eux n'ont pas voulu joindre leur secret aux nôtres.  
Ils sont restés, étendus sur l'idéal de nos fantasmes.  
Ils ont continué à pointer l'avenir auquel nous sommes destinés.  
Nous n'avons pas bougé nous n'avons pas bougé.  
Nous aimons la lâcheté au point qu'elle finit par nous aimer,  
par nous convaincre d'avoir peur du haut et du bas.  
Nous sommes condamnés à nous maintenir au milieu.  
Et les anges le savent.  
Ils le savent si bien que le sonar affecté à leur voix  
agit sur notre âme alors même que nous sommes morts  
et que nos prières sont illisibles à quiconque veut les entendre.  
Nous sommes scellés à la conscience de notre disparition. Que les anges  
doivent rire de nous.  
Qu'ils rient.  
Je les entends si bien, si vite, si efficacement,  
que tout le désir du monde est tendu vers cette cécité si peu silencieuse.  
Eloquence non déchiffrable, nous n'irons plus au bois.

Cabourg, 4 août 1994.

## EURYDICE ET QUASIMODO

C'est cela seulement que nous sommes venus chercher.  
Le mythe grec nous a trompé.  
Eurydice, dans l'intimité du chant d'Orphée, n'est pas revenue des enfers.  
Elle n'y est pas non plus restée.  
Son lieu d'habitation a si peu d'importance.  
Nous sommes venus par la force des choses.  
Le destin ne nous a pas accompagné.  
Il était occupé à séduire les fondements de toute origine.  
Corps fermé aux augures du présent,  
Il nous fallait fuir, retrouver la chair et les livres,  
Abandonner les pleurs à la tristesse du roi  
qui cachait tant son visage.  
Ce qu'il donne à voir, ultime prose de ses désirs,  
Nous le sommes. L'ombre ne nous l'a pas râvis.  
Orphée continue à fabriquer le mythe auquel nous survivons.  
Quasimodo veille à ce que la beauté sur terre  
Règne sur les lambeaux de corps.  
Nous sommes venus approcher la descente  
dissimulée derrière le visage du roi.  
Tant de tristesse ne peut que nous accomplir.  
Eurydice est prête.

Cabourg, 6 août 1994.

## SONGE

A peine s'était-il reconnu  
il est tombé fort sur la pluie,  
Ramasser tête mouillée  
Avant une autre vision.

Si possible soyez à l'heure  
Le déluge ne parle pas,  
Il est fier il est insolite  
Il est.

Encore que sur vos chapeaux  
On pourrait y inscrire un nom,  
Pancarte indicible debout  
Éprouvée.

Ligne droite détaché  
Faux horizon maculé,  
La promesse s'est avancée  
Sans argument.

Paris, avril 1994.

## LA TRISTESSE DU ROI

Le visage du Roi est mort,  
Et les yeux de sa reine  
Ont traversé comme une flèche le monde.  
Ils n'ont pas trouvé le repos dit-on.  
Ils errent encore  
A la recherche d'un dieu caché  
Qui saura dessiner de nouveaux contours.  
Tristesse et visage  
Face contre terre assemblées,  
Pour ouïr ensemble  
De la poussière.

Paris, 25 août 1995.